



HAL
open science

Le dragon dans la littérature et les arts médiévaux

Corinne Pierreville

► **To cite this version:**

Corinne Pierreville. Le dragon dans la littérature et les arts médiévaux. Le dragon dans la littérature et les arts médiévaux [Séminaire des médiévistes du CIHAM], Histoire, Archéologie, Littératures des mondes chrétiens et musulmans médiévaux (CIHAM UMR 5648), Mar 2011, Lyon, France. hal-00861954

HAL Id: hal-00861954

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-00861954v1>

Submitted on 5 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Corinne Pierreville
Professeur de langue et de littérature du Moyen Âge
Université Jean Moulin - Lyon 3
CIHAM UMR 5648

Séminaire des médiévistes du CIHAM - Communication de mars 2011

Le dragon dans la littérature et les arts médiévaux

Si l'on s'appuie sur les représentations contemporaines du dragon, on pourrait, à juste titre, se demander pourquoi j'ai choisi de m'intéresser à cet animal. Après tout, l'analyse de ce monstre fantastique semble réserver peu de surprise. Ses représentations figurées, que vous connaissez bien par les jeux vidéos, les romans de *medieval fiction* ou le cinéma dit fantastique, paraissent extrêmement codifiées : un animal de grande taille, généralement vert, rouge ou noir, dotées d'ailes semblables à celles des chauves-souris ou des ptérodactyles, de quatre pattes terminées par des griffes, d'une queue de saurien ou de reptile, et d'une gueule crachant le feu. Sur le plan dramatique ou symbolique, le dragon est majoritairement un monstre hideux et maléfique, dont la seule raison d'être semble de permettre aux qualités extraordinaires du héros ou de l'élue(e) de se manifester en lui. Il est destiné à être mis à mort, réduit à néant. Si ce monstre abominable et malfaisant continue d'inspirer le cinéma et la littérature, il côtoie également un gentil dragon apte à enchanter les cœurs des enfants, dont il peut devenir le meilleur ami. Il passe alors de la couleur rouge ou noire, au rose ou au blanc, de la peau glacée du reptile à la fourrure douce et fournie d'un bon gros toutou.

Cette image moderne du dragon masque en grande partie la complexité et donc l'intérêt présenté par cet animal fantastique. Les siècles ont gommé et simplifié sa dualité et la diversité des symboles qui lui étaient attachés. En effet, au Moyen Âge, le dragon est l'un des monstres porteurs de la charge symbolique la plus complexe de l'histoire des cultures, comme l'a très bien remarqué Jacques Le Goff.

Le dragon est, en effet, l'un des animaux fantastiques qui a suscité la fascination la plus durable. De tous les monstres créés par l'imagination humaine, il est à la fois le plus gigantesque, le plus terrifiant, et le plus attirant. Créature chtonienne, associée aux profondeurs de la terre, il maîtrise le feu qu'il crache, l'air où il prend son vol, et les étendues aquatiques qui lui servent de refuge. Il est ainsi lié aux forces de la nature, la terre, l'air, le feu et l'eau, qui lui confèrent sa puissance hors du commun. Mais le dragon est aussi intimement uni au chaos originel, au vide primitif, au temps des commencements. C'est pourquoi il est si présent dans la littérature et les arts, toute époque et lieu confondus, de l'Antiquité à nos jours, en Occident comme en Orient.

Dans les limites de cette intervention, Il ne me sera pas possible d'évoquer le dragon de la tradition orientale, et je m'en tiendrai à la tradition occidentale médiévale, dans la littérature de langue française. Par ailleurs, le champ des représentations iconographiques sera limité, pour l'essentiel, aux enluminures. C'est dire si j'ai laissé de côté tout un pan de la représentation liée aux représentations architecturales, en particulier celles des édifices religieux. Je m'en excuse par avance, mais vous renvoie sur ce point à des ouvrages mentionnés dans la bibliographie, l'étude de Victor-Henry Debidour, *Le Bestiaire sculpté en France*, Paris, 1961, qui reproduit une trentaine de dragons, les livres de Jurgis Baltrusaitis ou encore à l'*Iconographie de l'art chrétien* de Louis Réau.

Le but de mon intervention est de vous faire découvrir la richesse des représentations du dragon à l'époque médiévale. Dans une première partie, nous verrons que sa représentation figurée est tributaire d'une double tradition et qu'au Moyen Âge, elle est dominée par le principe de la plus grande liberté créatrice, au point que le dragon pourrait devenir l'emblème de la polymorphie et de la polychromie.

Dans un deuxième temps, nous découvrirons que le symbolisme attaché au dragon est, lui aussi, placé sous le signe de l'ambivalence et de la dualité. La représentation du dragon en Occident est largement maléfique : la pensée chrétienne a diabolisé le dragon, le confondant même parfois avec la Bête de l'Apocalypse, mais dès les premiers textes, les auteurs ont imaginé l'existence d'un dragon bénéfique destiné à vaincre le dragon satanique. Dans leur antagonisme, ces deux représentations duelles ne sont encore que les images inversées d'un même symbolisme : le « gentil » dragon est le double inversé du dragon satanique.

Pourtant, la littérature médiévale ne s'est pas cantonnée à une représentation du dragon tributaire des textes chrétiens. Bien au contraire, elle a su puiser son inspiration à d'autres sources, en marge de la pensée chrétienne et des textes hagiographiques. Nous verrons ainsi, dans un dernier temps, que le dragon occidental médiéval n'est pas uniquement le monstre démoniaque, maléfique, que l'on pourrait attendre, et que même dans l'occident médiéval français, des textes ont proposé de lui un traitement tout à fait original qui n'est pas sans évoquer son cousin oriental.

L'intérêt que constitue cet animal fantastique réside ainsi dans ce qu'il nous apprend des mentalités médiévales, et plus largement, de l'inconscient humain, de ses peurs et de ses désirs refoulés.

I- Les caractéristiques générales du dragon

Le dragon est un animal fantastique au sens propre, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un animal imaginaire, surnaturel, dont l'évocation provoque chez l'auditoire malaise, crainte, voire terreur. Il paraît avoir toujours existé dans l'imaginaire collectif, puisqu'il est connu depuis la mythologie grecque. Ses plus célèbres représentants sont sans doute l'Hydre de Lerne, anéantie par Héraclès, et le dragon marin qu'affronte Persée pour libérer Andromède, mais on

pourrait leur en ajouter bien d'autres, comme le dragon nommé Python qu'affronte Apollon sur le site de Delphes, le dragon gardant la fontaine près de la future ville de Thèbes, ou celui que combat Jason pour lui subtiliser la toison d'or.

A- Une terminologie fluctuante

Comme on le voit avec le dragon nommé Python, la délimitation entre dragon et serpent monstrueux a toujours paru délicate, de l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge. En effet, pour évoquer un dragon, les textes médiévaux usent moins souvent du substantif *dragon*, emprunté au latin *draco, onis*, que du substantif *serpent*. Cette confusion vient du fait que les Grecs et les Romains baptisaient *dragon* tout serpent de grande taille. Les deux termes ont alors paru synonymes, et à la suite d'une inversion, les auteurs du Moyen Âge nommait aussi *serpent* tout type de dragon. Ils utilisent également d'autres termes pour désigner un dragon, en particulier le substantif *vuivre* ou *guivre*, qui apparaît souvent quand il s'agit d'un dragon femelle, puisque le substantif *guivre* est féminin.

Les bestiaires, ouvrages très appréciés au 12^e et au 13^e siècle, car ils rassemblaient des descriptions animales moralisées, se montrent plein d'inventions pour imaginer des catégories spécifiques de dragons, dotés de noms particuliers. Le dragon marin, l'hydre, est évoquée dans le plus ancien bestiaire, le *Physiologus*, œuvre anonyme rédigée en grec à Alexandrie au milieu du II^e siècle après Jésus-Christ, et largement diffusé dans toute l'Europe et le Moyen-Orient grâce à une centaine de manuscrits et des traductions en diverses langues, le latin, l'éthiopien, l'arménien, le syrien, l'arabe, l'allemand, le flamand, l'islandais, le provençal, le russe, ou le vieil anglais.

Les bestiaires de Gervaise, et surtout de Guillaume le Clerc de Normandie (vers 1210) et de Pierre de Beauvais (avant 1218), vont ajouter d'autres catégories ou sous-espèces de dragon, en particulier le basilic. Cet animal était déjà évoqué de manière fugace dans la Bible, dans le livre des Proverbes, 23, 32 pour condamner l'excès de vin [Ne bois pas le vin avidement car... il finit par mordre comme un serpent, par piquer comme un basilic]. Cette mention a échauffé l'imagination des hommes, au point que quelques siècles plus tard, le basilic était devenu une sorte de reptile redoutable, né d'un œuf de coq, doté du pouvoir de tuer par son seul regard ou par son haleine. Au basilic, on peut encore ajouter une autre sous-espèce de dragon imaginée par les auteurs de bestiaires, l'amphisbène, ou amphivène, dragon pourvu de deux têtes et de deux pattes, qui se mord la queue.

Dragon 1 : Dragon anphivenas 8 x 7 cm - Université d'Aberdeen, ms 24 - f° 68 v. Bestiaire d'Aberdeen, XIII^e siècle. Le dragon anphivenas est représenté avec 2 têtes, des ailes et des serres.

On voit ainsi que la terminologie médiévale concernant le dragon est, d'emblée, marquée par la diversité et par une certaine ambiguïté : les *dragons* n'abondent ni dans les bestiaires, ni

dans les textes littéraires, mais on y trouve de très nombreux *serpents* qui présentent toutes les caractéristiques de ce que nous nommerions plus simplement un dragon.

Les représentations du dragon se montrent, elles aussi, placées sous le signe de l'ambiguïté et de la diversité.

B- Les origines de sa représentation

Il ne faudrait pas croire que le dragon de l'occident médiéval correspond à la représentation que nous en avons aujourd'hui. À l'époque médiévale, l'aspect du dragon est susceptible d'une infinité de variations et ses représentations sont multiples. Deux grandes traditions paraissent, en effet, s'être rencontrées. Tout d'abord, une première tradition est attestée dans les bestiaires médiévaux. Cette tradition trouve son origine dans le livre XII des *Étymologies* d'Isidore de Séville, œuvre publiée au VII^e siècle afin d'établir une synthèse du savoir de l'Antiquité. Proposant une approche plus rigoureuse que le *Physiologus*, Isidore de Séville s'intéresse moins aux interprétations exégétiques qu'à l'aspect scientifique de son sujet.

En ce qui concerne le dragon, il s'est lui-même inspiré des écrits des auteurs latins, et en particulier de *l'Histoire naturelle* de Pline l'Ancien (I^{er} siècle). Dans ce livre, Pline évoque en effet le dragon, sans le décrire précisément, mais en spécifiant qu'il s'agit d'une bête capable de tuer un éléphant en s'enroulant autour de lui. On imagine donc une créature reptilienne de taille gigantesque. Au III^e siècle, Solin, dans sa *Collectanea rerum memorabilium*, ajoutait que la force du dragon résidait non dans sa gueule, qui serait trop petite pour mordre, mais dans sa queue. Isidore de Séville reprend donc cette tradition dans ses *Étymologies* et l'amplifie :

1- Isidore de Séville, *Étymologies*, Livre XII, *Des Animaux*, éd. et trad. J. André, Paris, 1986, p.135-137.

Le dragon est le plus grand de tous les animaux ou même de tous les animaux terrestres. Les Grecs l'appellent *drakon*. De là est dérivé le latin *draco*. Souvent arraché aux grottes, il est emporté dans les airs, et l'air en est troublé. Il a une crête, une petite gueule et d'étroits conduits par lesquels il respire et sort sa langue. Sa force réside, non dans ses dents, mais dans sa queue, et c'est moins sa gueule que ses coups qui sont nuisibles. Il n'est pas venimeux et n'a pas besoin, dit-on, de venin pour causer la mort, car il tue par son étreinte. Le corps énorme de l'éléphant ne l'en protège pas. En effet, caché au bord des pistes habituellement suivies par les éléphants, il lie leurs pattes de ses nœuds et les tue en les étouffant. Il naît en Ethiopie et dans l'Inde, en pleine fournaise d'une chaleur ininterrompue.

Nous retrouvons ici des détails fournis par Pline et Solin (le combat contre l'éléphant, la puissance de la queue du dragon), mais on voit que dès le VII^e siècle, des éléments empruntés à l'observation des serpents, comme « les étroits conduits par lesquels il respire », se mêlent à

des éléments différents visant à faire du dragon un animal fantastique gigantesque, et même le plus gigantesque de tous, ce qui fait de lui le plus redoutable des monstres. Isidore l'affuble d'une crête, qui apparaît parfois dans l'iconographie, et qui pourrait renforcer l'aspect agressif du dragon, la crête évoquant des aspérités pouvant blesser, ou symboliser une sorte de couronne, ce qui renforce sa primauté sur tous les animaux. Dans la tradition représentée par Isidore de Séville, le dragon n'est pas doté d'une gueule monstrueuse et terrifiante, en dépit de ses dents. Comme chez Solin, c'est par l'étreinte de sa queue qu'il étouffe ses adversaires. Il évoque ainsi une sorte de gigantesque boa constrictor, mais Isidore insiste sur le fait qu'il n'use pas de venin. Cependant, la précision concernant l'air troublé par sa présence donne l'impression que des vapeurs pestilentielles émanent de lui. On peut aussi comprendre que la seule présence du dragon suffit à troubler l'air, qu'il est, par essence même, ce qui déclenche le chaos. Voyons comment l'enlumineur a représenté le dragon à partir de ces indications.

Dragon 2 : *Faune : dragon et éléphant* /Bestiaire/ Grande-Bretagne, troisième quart du XIIIe siècle Paris, BNF, département des Manuscrits, Latin 3630, fol. 93.

L'enlumineur a réussi à rendre le gigantisme du monstre, bien plus grand que sa victime, surtout si l'on comptabilise la taille de sa queue, enroulée autour des pattes de l'éléphant. Il n'a pas représenté la crête mentionnée dans le texte, mais il a doté le dragon de deux longues oreilles pointues, particulièrement agressives. Il lui attribue deux pattes, pourvues de griffes acérées, et des ailes, qui semble recouvertes de plumes à la manière des oiseaux. Sur le reste de son corps, sa peau paraît lisse, sans écailles. Contrairement aux indications d'Isidore, l'enlumineur a aussi accentué la taille de la tête de l'animal : il met en valeur ses dents, qui entament la chair de l'éléphant, comme le montre la couleur rouge évoquant le sang, à moins d'y relever déjà un détail annonçant le feu craché par certains dragons. L'enlumineur connaissait peut-être l'histoire naturelle de Pline, qui précise que le dragon mord l'éléphant à l'oreille et absorbe le sang de l'animal (VIII, 12). On note le regard particulièrement maléfique que le monstre porte à sa proie, caractérisée au contraire par une sorte de bonhomie (dessin de la bouche, position du corps, mouvement de la trompe). L'importance donnée à ce regard s'accorde en tout cas parfaitement avec l'étymologie grecque du terme *dragon*. L'origine du mot grec *drakon* (δράκων) dérive en effet de *drakein* (δρακείν) provenant lui-même du verbe *derkomai* (δέρκομαι) qui signifie « voir, regarder ». Cela explique également pourquoi certaines traditions prêtent au dragon la faculté d'hypnotiser ses adversaires ou de les figer en portant seulement ses yeux sur eux.

La description du dragon dans les *Étymologies* est encore bien éloignée de l'image du dragon crachant le feu qui va prédominer dans la littérature narrative médiévale, mais les auteurs ont pu amplifier un certain nombre d'éléments nouveaux ajoutés par Isidore de Séville aux indications fournies par Pline et Solin. Ainsi, le dragon décrit par Isidore n'est pas uniquement un animal terrestre. Certes, il vit dans les grottes, ce qui le relie à la terre, aux forces souterraines, comme l'atteste d'ailleurs la confusion du dragon et du reptile. À la suite

d'Isidore de Séville, tous les auteurs de bestiaires considèrent que les cavernes constituent l'habitat naturel du dragon, animal chtonien par excellence¹.

Mais la description tracée par Isidore ne cantonne pas le dragon à l'élément terrestre, puisqu'il le montre capable de s'élever dans les airs, bien qu'Isidore reste silencieux sur la manière dont le dragon peut être « emporté dans les airs ». Les auteurs suivants n'auront pas grand mal à doter le dragon d'ailes qui lui confèrent la capacité de voler, ce qui le distingue des rampants et fait de lui une créature reptilienne ailée. Il deviendra ainsi le maître du ciel puisqu'il incarnera la créature la plus gigantesque et la plus dangereuse capable de se déplacer dans les airs.

Vous l'avez aussi très certainement noté, Isidore précise le lieu où naissent et vivent les dragons, l'Ethiopie et l'Inde, qui sont, pour lui, synonymes de chaleur, détail corroboré une fois encore dans les bestiaires. On le trouve dans le *Bestiaire divin* de Guillaume le clerc de Normandie :

De totes les bestes rampanz
Est li dragons tot li plus granz.
Le dreit dragon si est trové
En Ethiopie le regné.

Il apparaît aussi dans le *Livre du Trésor* de Brunet Latin : « Dragons est li tres grans serpens de toz, neiz une des grans bestes dou monde, ki abit en Inde et en Etype. » Isidore de Séville est donc le premier auteur à associer, implicitement, le dragon et la chaleur. On peut comprendre qu'à partir de cette indication se développe l'idée que le dragon souffle des flammes par sa gueule, par ses naseaux (ses *narilles* dans le Roman de Thèbes, v.2367 !) ou par ses oreilles (!), le feu symbolisant évidemment son caractère diabolique.

En résumé, les *Étymologies* transmettent une première tradition à propos du dragon : un animal surpassant tous les autres par sa taille, doté de caractéristiques reptiliennes (sa queue capable d'étouffer un adversaire, une petite gueule, pourtant dépourvue de venin), qui vit dans les pays les plus chauds de la terre, tapi dans les cavernes, mais qui peut s'élever dans les airs.

Cette tradition en rencontre une deuxième qui insiste, quant à elle, sur la gueule du dragon, sur l'image de la dévoration qui lui est associée. Cette image se rencontre dans *l'Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, qui rapportait les dires de Mégasthène selon lesquels les dragons sont capables d'avaler des mammifères aussi grands que des cerfs ou des taureaux (VIII, 14). Elle est surtout présente dans la Bible. À la vérité, la Bible ne contient pas de description de dragon en bonne et due forme, et elle aussi, elle use plus souvent du terme *serpent* que du terme *dragon*. Mais les détails qu'elle nous fournit sur ce monstre le présentent comme un animal doté d'une gueule démesurée, capable d'engloutir un homme. Ainsi, on lit dans *Le*

¹ Pour certains auteurs, comme Thomas de Cantimpré, philosophe du XIIIe siècle, connu surtout pour un ouvrage consacré aux abeilles, le *Bonum universale de apibus*, mais aussi pour un *De Naturis Rerum* qui compile les auteurs anciens, le dragon se tapit de préférence dans les cavernes, car la fraîcheur de ces lieux atténue un peu la chaleur excessive dégagée par la substance ignée de son corps, chaleur qui devient encore plus ardente une fois que le monstre s'est échauffé en volant.

livre de Jérémie, 51, 34 : « Il m'a engloutie, comme ferait un dragon ». C'est surtout Le livre de l'Apocalypse qui nous fournit le plus d'éléments :

2- *Le Livre de l'Apocalypse*, 12, 1-6, *La sainte Bible*, version établie par les moines de Maredsous, PREPOLS, Belgique, 1992.

Ensuite parut, dans le ciel, un grand signe : une Femme enveloppée dans le soleil, la lune sous les pieds, la tête couronnée de douze étoiles. Elle était enceinte et criait dans les douleurs et le travail de l'enfantement. Puis un second signe apparut au ciel : un grand Dragon roux, à sept têtes et dix cornes, et sur les sept têtes sept diadèmes. Il balayait de la queue le tiers des étoiles et les précipita sur terre. Ce dragon se posta devant la Femme prête à enfanter, pour dévorer son enfant dès qu'elle l'aurait mis au monde. Or elle enfanta une Fils, un mâle, Celui qui doit mener à la bague de fer toutes les nations païennes. Mais son enfant fut enlevé auprès de Dieu et de son trône.

Même si la description du dragon reste partielle, on y retrouve des éléments connus : sa taille et sa force sont gigantesques puisqu'il peut précipiter des étoiles sur terre d'un simple coup de sa queue, utilisée comme arme offensive. La couleur rousse est un symbole transparent du mal qu'il incarne par opposition à Dieu, principe de tout bien. Il s'attaque à la femme, représentation de la sainte Église. La nouveauté la plus singulière de cette description réside dans la démultiplication de sa gueule : le dragon possède ici sept têtes couronnées, pourvue de dix cornes. Le livre de l'Apocalypse nous en explique le sens peu après, en 17, 9 : « Les sept têtes sont sept montagnes [...] ; ce sont aussi sept rois [...] Les dix cornes sont dix rois qui n'ont pas encore régné. » Par ailleurs, le dragon est, comme dans le Livre de Jérémie, associé à l'image de la dévoration. C'est l'emblème même du monstre dévorant.

Dans ce passage de la bible, le dragon se confond avec la bête de l'Apocalypse. Il devient le symbole du mal absolu. L'économie de détails fournis sur sa représentation ouvre largement la voie à l'imagination des artistes. On peut aisément le constater en confrontant deux représentations de ce dragon de l'apocalypse, l'une tirée d'une bible datée du début du 9^e siècle, conservée à la bibliothèque municipale de Valenciennes, l'autre provenant de la Tapisserie de l'Apocalypse ou Tenture de l'Apocalypse, nommée aussi Apocalypse d'Angers, car elle fut donnée par le roi René à la cathédrale d'Angers au XV^e siècle. Elle fut réalisée à la fin du XIV^e siècle d'après les cartons de Hennequin de Bruges, connu également sous le nom de Jean de Bruges, peintre attitré du roi Charles V, par le marchand lissier Nicolas Batailles.

Dragon 3 et 4.

Sur l'enluminure du 9^e siècle, on reconnaît la femme montée sur la lune et couronnée de douze étoiles. Le dragon est représenté sous la forme d'un serpent à sept têtes et dix cornes. La tapisserie de l'Apocalypse, au contraire, a abandonné la représentation du dragon sous forme reptilienne, même si sa peau est recouverte d'écailles. Il est maintenant doté de quatre pattes massives, d'une queue de saurien, et de deux ailes évoquant les chauves souris. Il

s'oppose à une représentation du Christ sous la forme d'un lion à sept têtes, avec qui il lutte pour exercer le pouvoir sur le monde (le sceptre). A gauche, on retrouve la femme, image de la Sainte Église.

Ces deux représentations, séparées par cinq siècles, montrent combien l'imaginaire associé au dragon a évolué au cours de cette période. Sous l'influence conjuguée des textes sacrés et des *Étymologies* d'Isidore de Séville, le dragon est devenu au XII^e siècle, un animal doté d'ailes, de pattes, et d'une gueule gigantesque, terrifiante par ses crocs, mais surtout par le feu qu'elle crache, symbole de son accointance avec les puissances démoniaques. Cela n'empêche en rien la plus grande diversité au niveau de ses représentations. On peut même dire que la caractéristique principale du dragon médiéval est sa polymorphie.

C- Un animal hétéroclite

Le dragon médiéval est au sens propre un monstre, une aberration de la nature. C'est un animal dont l'apparence est marquée par l'hétérogénéité, dans tout ce qu'elle implique : diversité des formes, alliance de traits empruntés à des animaux ou à des êtres vivants différents, diversité et multiplication des couleurs (polychromie). Michel Pastoureau l'avait bien remarqué dans son *Bestiaire médiéval*, quand il note que le dragon est la créature la plus instable et la plus composite du blason. Le mélange des couleurs et des espèces est, en effet, un procédé propre à composer une créature fantastique.

Le dragon peut donc revêtir des formes très diverses. Il est tantôt bipède, tantôt quadrupède. Parfois, il est ailé, parfois dépourvu d'ailes (on dit dans ce cas qu'il est aptère). Il peut être doté d'une ou plusieurs têtes (et donc devenir polycéphale). Le nombre de ses têtes varie lui-même à l'infini, six, sept, neuf, douze ou plus. La bête à sept têtes évoque la bête de l'Apocalypse, la bête à neuf têtes l'hydre de Lerne, mais il est difficile de commenter ce nombre qui varie selon les auteurs et passe de cinq ou six à cent !

La tête du dragon peut être pourvue ou non de cornes, comme dans l'Apocalypse, ou de crêtes (comme chez Isidore de Séville). Il peut posséder une ou plusieurs queues, et cette queue peut elle-même prendre des aspects différents, y compris se terminer par une ou plusieurs têtes. Dans une chanson de geste du début du 13^e siècle, la *Mort Aymeri de Narbonne*, la guivre possède ainsi neuf têtes, cinq à l'avant et quatre à l'arrière :

IX. testes ot merveilloses et fieres,

Les .V. devant et les .III. derriere. v.2513-4

Le dragon est également une image même de l'hétérogénéité car il présente un mélange de différentes espèces. Il emprunte ses composantes à des espèces animales hétéroclites et parfois même aux humains. On lui prête le corps et la queue d'un reptile, d'un poisson ou d'un crocodile qui, selon Michel Pastoureau, constitua le modèle privilégié imité par les artistes médiévaux pour peindre un dragon. Il peut également posséder les pattes d'un lion, animal qui lui fournit quelquefois sa gueule. Ses griffes sont aussi empruntées aux lions ou

bien elles s'apparentent aux serres de l'aigle. Ses ailes peuvent faire songer à celles des rapaces, des chauve-souris, et même parfois des papillons. Il peut aussi être doté d'une barbichette qui évoque la chèvre, le bouc, ou l'homme.

La peau du dragon n'évoque donc pas uniquement celle d'un reptile, comme c'est le cas dans les représentations contemporaines. Bien au contraire, un même dragon possède souvent une peau recouverte d'écailles, de poils et de plumes. C'est le cas d'un dragon dans un roman arthurien de la fin du 13^e siècle, *Claris et Laris*, qui présente à la fois la queue lisse d'un serpent, des ailes *empanez*, au plumage fourni, et un pelage *lonz et lez* (v.5506-8).

3- *Claris et Laris*, roman du XIII^e siècle, édité et traduit par C. Pierreville, Paris, Champion, 2008.

5498	Devant euls choisirent la beste Qui trop estoit de fiere geste : Teste ot grosse, goule bae, De feu et de flame mellee,	Ils virent s'avancer la bête qui appartenait à une espèce extrêmement redoutable. Elle avait une grosse tête, une gueule béante où se mêlaient feu et flammes, des crocs affûtés comme des dards, mesurant un pied de long et larges comme la paume d'une main, des yeux ardents comme deux brandons, des griffes aussi tranchantes que des rasoirs, des pattes semblables à celles d'un lion, la queue identique à celle d'un dragon, des ailes garnies de plumes à la manière des griffons. Son poil long et épais présentait plus de mille différentes couleurs, le jaune et le noir, le violet et le blanc, le blond et le vermeil, le gris et le bleu.
5502	Un pié de lonc, plain paume lez, Les eulz con deus charbons ardanz, Les ongles con raseurs trenchanz,	
5506	Les pates tez con de lion, Cœ tele con de dragon, Eles con grifons empanez ; Ses peus estoit et lons et lez,	
5510	De plus de mil colors semblanz, Jaunes et noirs, indes et blanz, Blonz et vermeus et gris et pers, De maintes colors ert divers.	

Le dragon qu'affrontent les héros n'est pas nommé dans cet extrait, sinon par un terme générique, *la beste*, qui semble encore accentuer son caractère redoutable. Dans le reste du passage, il sera désigné par le terme *guivre*, car il s'agit d'un dragon femelle, accompagné d'ailleurs de ses sept petits. Sa description insiste d'emblée sur sa gueule béante et gigantesque, vomissant feu et flamme, gigantisme accentué par la taille de ses crocs, d'un pied de long (soit 30 cm). Mais c'est surtout le mélange des espèces animales et des couleurs qui dominent cet extrait. Le monstre présente des pattes de lion, la queue d'un « dragon », le terme étant certainement ici à comprendre comme la queue d'un reptile, les ailes d'un griffon, et un pelage multicolore.

La mention du lion, du dragon et du griffon n'est pas fortuite. Le lion n'est pas seulement l'animal christique des bestiaires. Il peut aussi être utilisé par référence à son avidité et à sa férocité qui l'apparentent aux puissances dévoratrices de l'Enfer ou au diable lui-même. Le griffon est un animal fantastique qui unit le bec et les ailes d'un aigle à un corps de lion. Comme le lion, il est doté d'un symbolisme ambivalent dans les bestiaires, où il peut incarner le Christ, mais aussi la force cruelle et démoniaque. La mention du dragon donne l'impression que l'auteur introduit une distinction entre le monstre qu'il met en scène ici, et le dragon,

comme si la *guivre* était encore plus redoutable qu'un « dragon », c'est-à-dire qu'un simple reptile. Ce bestiaire diabolique suggère les accointances des puissances infernales et de la *guivre*, qui présente la synthèse des animaux les plus redoutables de la terre et de toutes les couleurs du monde. Ce trait renforce son caractère satanique. Certes, la polychromie au Moyen Âge n'est pas nécessairement l'apanage des animaux fantastiques ou maléfiques. Dans les romans antiques ou les textes qu'ils ont inspiré, elle est le propre des animaux fabuleux : les chevaux évoqués dans *Énéas*, le *Roman de Troyes*, le *Roman de Thèbes* ou encore *Erec et Enide*, présentent ce mélange de couleur surprenant. Mais l'alliance de la polychromie et de la polymorphie rend les dragons particulièrement inquiétants.

Dans les textes médiévaux, en effet, le dragon est fréquemment multicolore, ou bien on lui prête une couleur qui n'existe pas dans le règne animal, l'or, comme dans le *Bestiaire divin* de Guillaume le clerc :

En l'air reluist come fins ors.

Le dragon a un grand corps qui étincelle comme de l'or fin.

Cette polychromie est quasi constante dans la littérature médiévale, quel que soit le genre du texte évoquant le dragon, épopée ou roman, texte en vers ou en prose.

-> Les *Chétifs* :

De toutes colors est, nel lairrai nel vos die.

Elle estoit ynde et blanche et gaune et si verdie,

Noire et vermeille et gaune, tos les poils li orie.

-> *Maugis d'Aigremont*, éd. Ph. Vernay, Berne, 1980, le dragon de l'île de Bocan :

De plus de .C. colors i ot pilé et taint.

-> *Le Bel Inconnu*, description de la *guivre* v. 3146-8 :

Ains Dius ne fist cele color

Qu'en li ne soit entremelee ;

Dessous senbloit estre doree.

-> *Le Lancelot* en prose, t. II, p. 380, 19-21 :

Si vit un serpent, le plus grant et le plus merveillous qu'il onques mes veist [...] Il n'est el siecle nule maniere de color dont l'en ne peust en lui veoir, kar il estoit vermals et indes et jaunes et noirs et vers et blans.

Le dragon médiéval est donc caractérisé par une polymorphie et une polychromie qui font de lui la synthèse même de tous les monstres ou le monstre par excellence, dans une esthétique synthétisante. Cela explique la diversité qui caractérise ses représentations iconographiques.

Dragon 5 : *Décor marginal : dragon* Guiard des Moulins, /Bible historique/ France, Paris, premier quart du XIV^e siècle Paris, BNF, département des Manuscrits, Français 160, fol. 239.

Ce dragon ne possède que deux pattes. Il frappe par la diversité de ses couleurs et des espèces animales qui le composent. L'artiste a bien délimité le bleu de sa tête et d'une partie de ses

ailles, qui associent également le gris et le blanc, à la manière d'un gigantesque rapace, le mauve de son corps lisse comme celui d'un reptile, le jaune de ses pattes évoquant celles d'un félin. Les traits sur sa queue peuvent évoquer le crocodile, tandis que des poils semblent apparaître sur sa poitrine et sur sa gueule, qui se rapproche de celle d'un chien ou d'un loup par ses deux petites oreilles dressées et son nez aplati. La langue sort de cette gueule, à moins que l'artiste n'ait voulu figurer une flamme.

Dragon 6 : BM d'Angers, Calendrier des bergers. Impressions vues par le berger sur le chemin de Saint-Jacques. [date ?](#)

Le titre est explicite : « le dragon volant ». Ce dragon défie d'ailleurs toutes les lois naturelles car on se demande bien comment il peut voler, vu son gigantisme. Tout est massif en lui : sa gueule, ses quatre énormes pattes, ses ailes. Sa queue est si longue qu'elle s'enroule plusieurs fois sur elle-même et fait des nœuds. L'aspect bosselé de son corps pourrait évoquer le crocodile, en dépit de sa couleur bleutée. Les pattes marrons sont terminées par des serres. Ses ailes évoquent plus les ptérodactyles que les oiseaux ou insectes ailés connus au Moyen Âge. La gueule est terrifiante, non seulement par le soin accordé à la représentation de la flamme qui en jaillit, que par sa vague analogie avec une figure humaine qui serait croisée avec la hure d'un porc ou d'un sanglier. L'emplacement des cheveux à l'arrière, des oreilles et des yeux peut évoquer l'homme, tandis que le groin allongé et les poils couvrant toute la gueule sont porcins. On distingue mal au sommet de la tête une crête peut-être.

Dragon 7 : BM d'Angers, Sermones [date ?](#)

Il s'agit cette fois d'un motif marginal figurant grand dragon. La reproduction ne permet pas de dire s'il possède deux ou quatre pattes, terminées par des griffes bien visibles. En tout cas, il a deux têtes, une gueule animale à l'avant, dotée de crocs, de poils et de deux oreilles effilées, et une tête humaine dans un capuchon, à l'extrémité de sa queue, logée dans un panier. Les circonvolutions de son corps évoquent un paysage naturel constitué de collines. Pour suppléer à l'absence de couleur, l'artiste a joué sur les motifs, sur la taille et la forme des traits : lignes, cercles, points, qui peuvent évoquer une calligraphie orientale.

Dragons 8 : Faune : dragons du Yunnan* Marco Polo, */Devisement du monde (Livre des Merveilles)/* France, Paris, [vers 1410-1412](#) Paris, BNF, département des Manuscrits, Français 2810, fol. 55v.

Cette enluminure est due aux artistes de l'atelier du Maître d'Egerton. Le *Livre des Merveilles* décrit dans ce chapitre des couleuvres et des serpents terrifiants, munis de griffes près de la tête, d'yeux démesurés, et d'une gueule énorme. Ils se transforment ici en magnifiques dragons de formes, de couleurs et d'aspects les plus variés. Ils ont deux, quatre ou aucune patte, une ou deux têtes, des ailes d'oiseaux ou de chauve-souris, des pattes de félin ou de volatile, des poils, des plumes, des écailles, ou une barbichette. Cette enluminure reflète parfaitement le principe de diversité et de liberté qui réside dans la représentation des dragons au Moyen Âge.

Les représentations du dragon au Moyen Âge sont donc dominées par le principe de l'hétérogénéité. Le dragon est le monstre par excellence : il est le plus gigantesque, le plus terrifiant des monstres, il est la synthèse de tous les monstres. Symboliquement, il incarne aussi la synthèse de toutes les peurs de l'homme. Dans la pensée chrétienne, il est l'incarnation du mal et du chaos auquel le héros doit remédier.

II- Le dragon de la culture chrétienne occidentale : symbole du mal absolu, ou remède à ce mal

Dans un Moyen Âge imprégné par de foi chrétienne et de spiritualité, il n'est pas étonnant que le dragon ait incarné le diable, conformément à l'image qu'en donnait la Bible.

A- Le dragon satanique

Les références au dragon diabolique sont abondantes dans les textes bibliques. Le dragon intervient dans les visions prophétiques, par exemple celle d'Isaïe, 14, 29 :

De la souche du serpent sort une vipère dont le fruit sera un dragon !

Ou encore dans les Psaumes, 90, 13 :

Tu écraseras le lion et le dragon

Et surtout dans le livre de l'Apocalypse où le dragon incarne Satan :

Je vis un messager descendre du ciel... Il s'empara du dragon,
l'antique serpent, qui est le Diviseur et l'Adversaire...20, 1

Cela explique pourquoi des représentations du dragon sont si nombreuses dans les églises, où il est peint et sculpté, et dans les enluminures ornant les livres religieux, les bibles, les vies de saint etc.

Conformément à la bible, tous les bestiaires médiévaux font du dragon le symbole même du démon, de l'ennemi du genre humain, comme c'est le cas de Pierre de Beauvais.

4- *Le Bestiaire de Pierre de Beauvais*, éd. par C. Baker, Paris, Champion, 2010 (XLIX, 1.25-27, 59-60)

Nostre Sire Jhesu Crist, il est vraie pantere, que tot altresi atrait il par sa sainte incarnation l'umain lignage que li dragons, c'est li Diables, tenoit en mort [...] Jhesu Crist [...] descendi en enfer et loia iluec le grant dragon, ce est li Diables, qui est anemis a nos tos.

Jésus parvient à *loier* le grand dragon, à l'enchaîner. Il est l'image du héros luttant contre le dragon afin de libérer les âmes, ou les hommes, comme bien des saints et des saintes de l'hagiographie. Là encore, le premier modèle de ce combat est proposé par le livre de l'Apocalypse, avec la lutte de l'archange Michaël ou Michel contre le Dragon de la fin des temps (chapitre XII, versets 7-9) :

Alors une bataille s'engagea dans le ciel : Michel et ses Anges combattirent le Dragon. Et le Dragon riposta, appuyé par ses Anges, mais ils eurent le dessous et furent chassés du ciel. On le jeta donc,

l'énorme Dragon, l'antique Serpent, le Diable ou le Satan, comme on l'appelle, le séducteur du monde entier, on le jeta sur la terre et ses Anges furent jetés avec lui.

Dans la pensée religieuse chrétienne, le dragon incarne le mal, vaincu par les armées divines dans le ciel, et rejeté sur terre en attendant d'y être définitivement vaincu. Ce combat grandiose, qui christianise un motif déjà présent dans les cycles héroïques de l'Antiquité (Jason, Persée), a inspiré les enlumineurs.

Dragon 9 : *Combat contre le Dragon* /Bible, Apocalypse glosée/ Grande-Bretagne, Salisbury, vers 1250 Paris, BNF, département des Manuscrits, Français 403, fol. 20

L'enluminure, réalisée par le Maître de Sarum, représente le combat de l'armée divine, composée de l'archange Michel et de ses anges contre le dragon de l'apocalypse, à sept têtes, ici six à l'avant, et une au bout de la queue. On voit les dix cornes (en bleu) et les sept diadèmes (en vert) mentionnées par la Bible. Les anges triomphent du dragon en enfonçant des lances dans sa gueule, motif traditionnel. L'artiste a insisté sur l'opposition entre la légèreté des anges, qui semblent flotter sur la bête, conformément à leur pureté et leur sainteté, et la lourdeur du dragon reptilien, s'étendant sur toute la longueur de l'enluminure, débordant même du cadre. La couleur des ailes, des anges et du dragon, est particulièrement riche de signification. La couleur blanche des ailes angéliques contraste avec la couleur rouge de celles du dragon, conformément à la symbolique chrétienne qui oppose le blanc de la pureté, des êtres surnaturels chrétiens, au rouge du sang, de l'orgueil et du mal. Cependant, à l'exception de ce détail, les ailes des anges et du dragon sont très similaires. L'artiste a ainsi suggéré qu'ils ont une origine commune, qu'ils sont tous des créations de Dieu.

Le combat contre le dragon est donc particulièrement fréquent dans la littérature hagiographique. Il symbolise non seulement la lutte de Dieu contre le Diable, du Bien contre le Mal, mais aussi la victoire du christianisme sur le paganisme. Dès le 7^e siècle, les *Étymologies* d'Isidore de Séville voient dans la défaite du dragon l'image de la défaite des dieux païens, le triomphe de la foi chrétienne :

Le dragon personnifie le diable ou au moins ses zélés serviteurs.
Vaincu par un homme d'Église, il évoque la défaite du paganisme et des faux dieux.

La *Légende dorée*, ouvrage rédigé en latin autour de 1265 afin de conter la vie des saints, des martyrs, et d'expliquer l'origine des grandes fêtes religieuses du calendrier des chrétiens (livre très célèbre au Moyen Âge, le plus lu et la plus copié de l'époque avec plus de mille manuscrits !) en fournit de nombreuses illustrations, avec saint Michel, saint Georges, saint Clément, sainte Marthe qui maîtrise le dragon nommé tarasque, à six pattes, ou encore sainte Marguerite d'Antioche, pour ne citer que quelques exemples, car l'on a pu comptabiliser plus de soixante-dix saints saurochtones, combattant les dragons, dans la littérature hagiographique. La légende veut qu'une énorme dragon soit apparu à Marguerite dans le

cachot où elle était enfermée. Il l'engloutit, mais elle en sortit immédiatement intacte en crevant son échine grâce à la croix qu'elle portait.

Dragon 10 : *Sainte Marguerite et le dragon* /Livre d'images de Madame Marie/ Belgique, Hainaut, vers 1285-1290 Paris, BNF, département des Manuscrits, Nouvelle acquisition française 16251, fol. 100

On retrouve ici la polychromie et la polymorphie du dragon. Quatre couleurs prédominent (jaune, vert, orange, gris), par opposition au bleu, au blanc et à l'or prédominant dans la représentation de la sainte. Le dragon associe la tête et les pattes d'un félin, au cou et à la queue d'un saurien, terminée par une tête d'un chien. L'artiste a voulu insister sur la dévoration en laissant apparaître encore l'extrémité de la robe dans la gueule du dragon et en le dotant de crocs énormes, bien effilés. De manière originale, il a dessiné des flammes à l'intérieur de son corps, d'où émerge la sainte, dont la beauté, la finesse des traits s'opposent aux figures monstrueuses qui l'entourent. Il a également insisté sur l'endroit où est fichée la croix qui a permis à la sainte de triompher du dragon. Cette représentation fait osciller ce dernier entre le monstre dévorateur terrifiant et l'animal vaincu, voire ridiculisé, comme le suggère l'expression étonnée, désarmée, de ces yeux.

Le motif du combat contre le dragon possède donc dans les textes sacrés une valeur eschatologique. Il prépare et annonce la victoire finale des armées chrétiennes sur le mal. Il est très vite transposé dans la littérature profane : le dragon y perd alors son caractère démoniaque tout en conservant son aspect maléfique.

B- Le dragon maléfique de la littérature romanesque

Le motif du combat du héros contre un dragon malfaisant est extrêmement répandu dans la littérature chevaleresque profane. Il symbolise la lutte du héros civilisateur contre un monstre emblématique d'une nature sauvage et hostile, du chaos originel, de l'instinct, de la mort. Il n'est pas cantonné à un genre littéraire particulier et apparaît aussi bien dans les chansons de geste que les romans. Dans la *Chanson des Chétifs*, chanson de la fin du XII^e siècle rattachée au cycle de la croisade, un épisode expose longuement le combat que Baudouin de Beauvais livre à un serpent monstrueux ayant établi son repaire sur le Mont Tygris. C'est le premier héros épique tueur de dragon, avant Aymeri de Narbonne dans la *Mort Aymeri de Narbonne* (début 13^e siècle). Le roman médiéval est encore plus fertile en combat de ce type. Perceval dans le *Perlesvaus* et dans la *Continuation* de Gerbert de Montreuil (v.716 sq) et bien d'autres héros du cycle arthurien affrontent des dragons.

Parfois, le héros doit combattre le dragon car, comme dans la littérature grecque, il est le gardien d'un trésor. Le motif apparaît dans le *Roman de Troie*, qui reprend et adapte la scène où Jason dérobe la Toison d'Or à son terrifiant gardien, mais aussi plus tardivement dans le roman de *Fergus* dont le héros doit lutter contre une guivre pour s'emparer du merveilleux

Écu Blanc, qui fera de lui le chevalier au Bel Écu (v.3897-4350). Le combat contre le dragon gardien est donc une épreuve qualifiante destinée à souligner la valeur du héros.

Une autre variante de ce motif apparaît quand le héros affronte un dragon qui dévaste un pays, une région. Il permet au chevalier de devenir l'emblème du libérateur. Il est celui qui restaure l'harmonie, qui rapporte la prospérité à une terre *gaste* et désolée. Ce combat a souvent une valeur initiatique : s'inscrivant au début de la carrière chevaleresque du héros, il en souligne et en révèle la valeur émérite. C'est par exemple le cas de Tristan² anéantissant le dragon qui terrorisait les Irlandais, de Florimont dans le roman éponyme ou de Gauvain dans les *Merveilles de Rigomer*.

Mais le combat contre le dragon peut aussi être le résultat d'une pure décision du héros, motivé par sa seule volonté d'anéantir une créature malfaisante. Il s'apparente une fois encore un rite initiatique : il révèle au héros ses qualités et ses aspirations profondes au bien, à l'ordre, et à la bonté. C'est ce qui se produit dans le roman du *Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes.

5- *Le Chevalier au lion (Yvain)*, publ. par M. Roques, Paris, nv. éd. 1992 (CFMA 89) et traduit par Cl. Buridant et J. Trotin.

3344	Yvains [...] vit un lyon, en un essart, et un ser pant qui le tenoit par la coe, et si li ardoit trestoz les rains de flame ardant [...]	Yvain [...] voit dans un essart, un lion qu'un serpent tenait par la queue en lui brûlant l'échine d'une flamme ardente [...]
3355	Et li serpanz est venimeus,	
3356	si li saut par la boche feus, tant est de felenie plains. Por ce panse mes sire Yvains qu'il l'ocirra premieremant ;	Or le serpent est venimeux, du feu lui jaillit de la gueule, tant il est plein de félonie.
3360	s'espee tret et vint avant et met l'escu devant sa face, que la flame mal ne li face que il gitoit par mi la gole, qui plus estoit lee d'une ole [...]	Aussi mon seigneur Yvain décide-t-il de le tuer d'abord ; il tire son épée, s'avance et met son écu devant son visage pour éviter la brûlure des flammes que l'animal vomit par une gueule plus large qu'une marmite [...]
3372	A s'espee, qui soef tranche, va le felon ser pant requerre; si le tranche jusqu'anz en terre et les deus mitiez retronçone,	Avec son épée au tranchant bien affilé, il se lance à l'attaque du perfide serpent ; il le tranche jusqu'à frapper le sol, et des moitiés fait des tronçons, frappe et refrappe et lui assène tant de coups qu'il le hache menu et le dépèce tout entier. Mais il lui faut trancher un morceau de la queue du lion, où restait accrochée la tête du félon serpent [...]
3376	fiert et refiert, et tant l'en done que tot le demince et depiece. Mes il li covient une piece tranchier de la coe au lion,	
3380	por la teste au ser pant felon qui par la coe le tenoit [...]	
3404	Por le venin et por l'ordure del ser pant, essuie s'espee.	Il essuie son épée, souillée par le venin et l'ordure du monstre.

La scène se déroule dans un *essart*, terre défrichée dans la forêt, lieu magique, servant parfois de contact avec l'Autre Monde. La description du *serpent* reste succincte, mais

² Nous n'avons conservé que la version allemande de ce passage, dans le roman de *Tristan* d'Eilhart, éd. et trad. par D. Buschinger, Göppingen, 1976, v.1655-1673.

l'apparente clairement à un dragon. Il crache des flammes (3346-7, 3362-3) et ce feu semble être empoisonné (v3356-7). C'est un animal de taille appréciable, à la gueule gigantesque et béante, plus large qu'une marmite (image du vers 3364), détail qui introduit une touche humoristique tout en matérialisant la voracité du monstre. Il est suffisamment grand pour s'attaquer à un lion, pour saisir sa queue dans sa gueule sans la relâcher (3380-1), ou encore pour lui brûler les reins, ce qui prouve qu'il dépasse le lion en hauteur.

Cependant, l'intervention du héros va réduire la bête à des dimensions moins gigantesques : il la coupe en deux parties, du haut jusqu'en bas (v.3374), ce qui introduit une variante dans les descriptions traditionnelles de combat où le monstre possède une peau tellement dure qu'on ne peut le vaincre qu'en introduisant un objet tranchant dans sa gueule. Par ailleurs, Yvain n'en reste pas là, et s'évertue à tailler le monstre en petits morceaux (3376-7), comme s'il pouvait encore bouger après avoir été tranché, ce qui rapproche le dragon mort de ses ancêtres reptiliens et sauriens.

L'intervention d'Yvain en faveur du lion occupe une place centrale dans le roman. À partir de cette scène, Yvain prend le pseudonyme de « chevalier au lion » et s'oriente vers une chevalerie désintéressée, dévouée aux faibles et aux opprimés. Le lion, emblème de Dieu dans les bestiaires, pourrait donner à cette chevalerie une dimension christique. Mais cette assimilation du héros à la figure du Christ est seulement esquissée par l'auteur. Yvain ne cherche pas à faire triompher la foi chrétienne et sa lutte se cantonne à un niveau terrestre, profane. Le combat qu'il a mené contre le dragon, aux côtés du lion, lui a surtout permis de se connaître lui-même, de comprendre comment il pourrait racheter ses errances chevaleresques passées.

Cet épisode a suffisamment marqué les esprits pour être repris quelques décennies plus tard dans la *Quête del saint Graal* : Perceval lutte contre un serpent dragon s'attaquant à un lion, mais cette fois, ce combat participe clairement à l'édification chrétienne de l'auditoire (p.94-95). Même les enluminures ont d'ailleurs tendance à rapprocher le combat du saint et celui du chevalier contre le dragon.

Dragons 11 et 12.

Dragon 11 : **Saint Michel terrassant le dragon** /Statuts de l'ordre de Saint Michel/ France, Moulins, 1493-1494 Paris, BNF, département des Manuscrits, Français 14363, fol. 6 ; par Jacques de Besançon.

L'archange Saint Michel est représenté avec tous les attributs d'un chevalier : les différentes pièces composant l'armure, l'épée, l'écu, la croix à longue hampe qui remplace le lance. S'il n'y avait ses ailes, on pourrait parfaitement le confondre avec un chevalier médiéval, d'autant que l'aile gauche se confond presque avec le décor rocheux au fond. La beauté de ses traits s'oppose à la bestialité du dragon bipède, à gueule d'ours (?) qui lui fait face. Son torse rayé évoque un lombric monstrueux. On note ses serres démesurées et sa langue rouge vif.

Dragon 12 : *Perceval combattant le dragon* /*Queste del Saint Graal*/ Italie, Milan, vers 1380-1385 Paris, BNF, département des Manuscrits, Français 343, fol. 27v.

L'enluminure orne le passage où Perceval aperçoit un *serpent* qui fuit à flanc de montagne tenant dans sa gueule un lionceau. Un lion surgit, précède Perceval et attaque le dragon. Le héros décide de lui prêter main forte et finit par venir à bout du monstre, après un combat acharné, ce qui le confirme comme l'un des trois élus du Graal. La disposition des personnages est la même que sur l'enluminure précédente, mais le héros use cette fois de son épée, se protégeant de son écu, conformément à la lettre du roman. L'enlumineur a insisté sur l'opposition entre le lion christique et le dragon reptilien et diabolique, dont les écailles se hérissent au moment du combat. Sa représentation est dominée par un ensemble de traits pointus, symbolisant sa propension à blesser : sa barbichette, ses oreilles couchées, les crêtes ornant tout son dos, sa queue.

Dans les textes chrétiens comme dans les textes profanes, le dragon symbolise donc les forces du Mal et du chaos que le héros doit savoir dominer et vaincre. Mais l'adversaire de ce dragon peut devenir un autre dragon, chargé d'anéantir le monstre malfaisant.

C- Le combat de deux dragons

Le dédoublement du dragon en deux entités, l'une maléfique, l'autre bénéfique, est une variante proposée par les textes sacrés et profanes à ce premier schéma symbolique. Il rappelle que dans la pensée médiévale occidentale, Dieu est à l'origine de l'ensemble de la création. Aucune créature n'est mauvaise en soi, puisque Dieu a créé toutes les créatures. Il peut donc créer un dragon bienfaisant, pour servir le bien et s'opposer à son double maléfique, au service du mal. Le dragon est alors une émanation de la volonté divine. Il est créé par Dieu pour triompher du dragon satanique.

Ce dédoublement du dragon en deux monstres, l'un maléfique, l'autre bénéfique, apparaît déjà dans la Bible, dans le livre d'Esther. Pendant une vision nocturne, Mardochée, un juif attaché à la cour du roi Assuérus, voit deux dragons prêts à foncer l'un contre l'autre. Il comprend finalement que ce combat représentait l'affrontement qui l'a opposé lui, le croyant, à un courtisan résolu à exterminer tous les juifs du royaume. Chacun de ces deux dragons bibliques incarnait donc l'un, le juste, obéissant à Dieu, l'autre, l'ennemi des chrétiens.

Ce motif réapparaît dans l'un de nos plus anciens textes, *Le voyage de saint Brendan*, rédigé en latin au IX^e siècle et adapté en roman par un clerc du nom de Benedeit, poète anglo-normand, vers 1120. Ce texte conte une sorte d'odyssée chrétienne menée par un abbé, Brendan, né au VI^e siècle en Irlande. Accompagné de quelques frères de son monastère, Brendan part sur l'océan pour visiter le paradis avant sa mort. Sa quête est prétexte à un voyage fabuleux ponctué de rencontres avec des diables, des saints et des animaux fantastiques.

6- *Le Voyage de saint Brendan*

	Vers eals vient uns marins serpenz	Les poursuivant plus rapidement que le vent,
--	------------------------------------	--

912	Chis enchaced plus tost que venez. Li fus de lui si enbraise Cume buche de fornaisie : La flamme est grant, escalfed fort, Pur quei icil crement la mort.	un monstre marin fonce sur eux. Sa gueule, qui vomit du feu, s'embrase comme du bois à brûler jeté dans une fournaise ; les flammes sont énormes, chauffent très fort et les frères craignent pour leur vie. Le corps du monstre est gigantesque, et il braie plus fort que quinze taureaux. Même si la bête n'avait été redoutable que par ses dents, rien qu'à les voir, quinze cents hommes auraient pris la fuite [...] Ayant ainsi parlé, [Brendan] se mit à prier Dieu, et instantanément ses prières furent exaucées : les moines voient arriver un deuxième monstre qui va bel et bien affronter le premier. Celui-ci se dirigeait droit sur le bateau, lorsque le deuxième annonça son arrivée avec un beuglement de rage. Le premier reconnut qu'il allait devoir l'attaquer, et se détourna du bateau pour reculer. Les deux bêtes sont aux prises l'une avec l'autre : elles dressent leurs têtes haut dans les airs; des flammes jaillissent des naseaux et s'envolent jusqu'aux nuages. Avec leurs nageoires, qu'elles brandissent comme des boucliers, et avec leurs pattes, elles assènent des coups l'une sur l'autre. Elles se mordent et se déchirent de leurs dents tranchantes et aiguës comme des épieux. Le sang gicle des morsures féroces qu'infligent les dents dans leurs énormes corps. Les plaies sont très profondes, et les vagues ensanglantées [...] Puis le deuxième monstre l'emporta en mettant à mort le premier. De ses dents il se mit à le lacérer, et finit par le déchirer en trois morceaux.
916	Sanz mesure grant ad le cors ; Plus halt braiet que quinze tors. Peril n'i oust fors sul de denz, Sil fuissent mil e cinc cenz [...]	
930	Puis que out dist, a Deu urat ; Ço qu'out uré ne demurat :	
932	Altre beste veient venir Qui bien le deit cuntretenir. Dreit cum ceste vers la nef traist, L'autre qui vient a rage braist.	
936	Ceste cunuit sa guerrere ; Guerpit la nef, traist s'arere. Justedes sunt les dous bestes : Drechent forment halt les testes ;	
940	Des narines li fous lur salt, Desque as nües qui volet halt. Colps se dunent de lur noës, Tels cum escuz, e des podes.	
944	A denz mordanz se nafrentent, Qui cum espiez trenchant erent. Salt ent li sanz des aigres mors Que funt li denz en cez granz cors ;	
948	Les plaies sunt mult parfundes, Dun senglantes sunt les undes [...]	
952	E puis venquit la dereine ; Morte rent la primereine : A denz tant fort la detirat Que en tres meitez le descirat.	

Aucun des deux monstres présentés ici n'est nommé *dragon*, mais uniquement *marins serpens* (v.910), comme s'ils s'apparentaient à l'hydre. Ce sont des *bestes* immenses *Sanz mesure grant ad le cors/ Plus halt braiet que quinze tors* (v.916-917) et la référence hyperbolique au mugissement de quinze taureaux vise à renforcer leur gigantisme. Elles sont liées à l'eau, la terre, l'air et le feu puisque ces *marins serpens* se déplacent plus vite que le vent (*Chis enchaced plus tost que venez* v.911), sont dotés de nageoires et de pattes (*noes* v.942 et *podes* v.943), et crachent du feu par leurs naseaux (v.940) plus que par leur gueule. Tous deux semblent aussi hideux, aussi terrifiants l'un que l'autre, et tous deux laissent entendre un terrible rugissement (v.917, 935).

Pourtant, il s'agit de deux monstres antagonistes. Le premier, qui fonce droit sur la nef des pèlerins, est évidemment diabolique, mais le deuxième est manifestement envoyé par Dieu : c'est la prière que Brendan adresse à Dieu (v.930) qui le fait apparaître pour venir à bout du premier. Leur combat est marqué par la sauvagerie et la démesure. Le feu qu'elles crachent jaillit jusqu'aux nues (v.941), le sang de leurs blessures teinte tout l'océan autour de

l'embarcation (v.949). Simultanément, des détails visent à rapprocher ce combat des duels chevaleresques afin d'en faciliter sa représentation pour l'auditoire. Ainsi, les éléments composant le corps de ces dragons monstrueux s'apparentent à des pièces d'armement. Les monstres se servent de leurs nageoires comme de boucliers (v.943), de leurs dents comme des épieux (v.945). Au moment du coup décisif, seules les morsures infligées par les dents sont mentionnées : *E puis venquit la dereine ;/ Morte rent la primereine:/ A denz tant fort la detirat/ Que en tres meitez le descirat* (v.952-5). L'auteur n'a sans doute pas voulu faire intervenir les flammes afin de réduire l'association possible du dragon et d'un monstre infernal, et de renforcer son aspect positif ici. Ou bien l'auteur a voulu ménager une progression avec la suite de son récit car dans les vers 1002 et suivants, un dragon vient au secours des pèlerins attaqués par un griffon et use, cette fois, des flammes pour blesser son adversaire.

Comme le prouve ce passage, le dragon est toujours une bête terrifiante, mais elle est au service de Dieu, comme bien d'autres faits effroyables de l'Ancien Testament. Le Créateur reste le maître incontesté de toutes les créatures, y compris de ces créatures fantastiques qui n'ont aucun répondeur dans la nature et qui semblent même représenter un défi à la Création. La culture chrétienne domine cette représentation. Les dragons échappant à l'assimilation avec le diable ou le mal apparaîtront uniquement lors du combat opposant un dragon à un autre monstre fantastique, sur qui seront transférées les caractéristiques malfaisantes. Ainsi, l'ambivalence du dragon n'est que l'autre versant d'une même interprétation symbolique. Le dragon est soit une entité malfaisante, soit une créature créée par Dieu afin de vaincre un monstre maléfique. Pourtant, cette symbolique chrétienne n'est pas la seule qui soit attachée aux dragons dans les textes médiévaux.

III- Le dragon : un symbole de puissance et de fécondité

Si l'héritage biblique a profondément influencé la civilisation médiévale, il ne faudrait pas oublier que durant tout le Moyen Âge, des rites et des symboles païens ont survécu, de manière plus ou moins sporadiques, avant d'être intégrés par l'Église. Or, dans la culture antique et folklorique, le dragon n'était pas uniquement le monstre malfaisant, diabolisé par l'Église, dont nous avons parlé. Il pouvait aussi symboliser la puissance, la force, et la fécondité.

A- Le dragon du *Merlin* en prose

Pour les Celtes, comme pour les Romains, les dragons étaient des symboles de guerriers, des emblèmes de prouesse, d'ardeur à combattre. Cela explique pourquoi le dragon apparaît sur les enseignes militaires romaines et le terme même de *dragon* désignait un étendard dès l'époque latine. Au III^{ème} siècle après Jésus-Christ, un étendard à l'effigie d'un dragon fut ainsi adopté par les troupes, et fut porté aussi bien par la cavalerie que par l'infanterie. Il

remplaça même l'aigle au Vème siècle. L'emblème de l'empire romain d'Orient était un dragon pourpre et l'écrivain romain Merellinus a raconté comment Constantin était entré dans Rome à la tête de cohortes portant des enseignes frappées de dragons. Les Romains ne furent pas les seuls à adopter le dragon pour emblème. Il fut l'enseigne de Richard Cœur de Lion en 1191, au siège de Saint Jean d'Acre lors de la troisième croisade. On le retrouve aujourd'hui encore sur le drapeau du Pays de Galles. Dans la littérature celtique, le mot dragon désigne un chef suprême, et il est associé à jamais au plus célèbre des rois de Bretagne, Arthur, fils d'Uterpandragon.

Le dragon est alors non seulement symbole de puissance, mais encore de royauté. Le *Merlin* en prose, composé au début du 13^e siècle, explique la raison de ce nom. Le traitement du dragon dans ce roman montre de manière exemplaire comment les mythes celtiques se sont mêlés à la culture chrétienne.

La première mention d'un dragon intervient lors d'un épisode très ancien de la légende de Merlin, dont on trouve des traces avant même que cette légende ait été mise par écrit en langue romane, par Geoffroy de Monmouth au XII^e siècle, dans l'*Historia Brittonum* de Nennius au IX^e siècle. Le roi Vertigier a usurpé le trône de Grande Bretagne en faisant tuer l'héritier légitime, Moine, fils du roi Constant, et en provoquant l'exil des deux héritiers encore en vie, Pendragon et Uter. Vertigier s'est ensuite allié à l'ennemi héréditaire des Bretons, le peuple des Saxons, ce qui a provoqué l'hostilité de ses sujets. Pour assurer sa sécurité, il a décidé de se retrancher dans une tour gigantesque qu'il fait construire à cet effet, mais chaque nuit, la tour que ses bâtisseurs tentent d'ériger s'écroule. Consultés, les astrologues du royaume conseillent à Vertigier de mêler le mortier de la tour avec le sang d'un enfant sans père. Les messagers parcourant le pays découvrent un jour un enfant, Merlin, qu'un autre enfant accuse de ne pas avoir de père. Ils le conduisent devant le roi.

7- *Le Merlin* en prose, éd. et trad. par C. Füg-Pierreville (à paraître dans la collection Champion classiques)

38- « Vels tu savoir por coi ta tor ne puet tenir qu'ele ne chiet et qui l'evre abat ? Se tu vels faire ce que je te dirai, je le te mostrerai apertement. Ses tu qu'il a desous ceste tor ? Il i a une grant eue, et desos cele eue a .II. grans dragons qui ne voient goute, si est li uns rous et li autres blans. Et si sont desous .II. grans pieres, et set bien li uns de l'autre, et sont molt grant. Et quant il sentent que l'eue sorpoise sor aus et l'evre, si se tornent, et li eue demaine si grant bruit que quanque sor lui est fait covient chaoir. Ensi chiet ta tors por les dragons. »	« Veux-tu savoir pourquoi ta tour ne peut tenir sans tomber, et qui renverse ton ouvrage ? Si tu acceptes de faire ce que je te dirai, je te le montrerai clairement. Sais-tu ce qu'il y a sous cette tour ? Une vaste étendue d'eau dans laquelle se trouvent deux grands dragons aveugles, l'un roux, l'autre blanc. Ils sont tapis sous deux grandes pierres et chacun d'eux, immense, connaît parfaitement l'existence de l'autre. Quand ils sentent l'eau et l'édifice peser sur eux, ils se retournent ; l'eau est alors si agitée que tout ce qui est au-dessus d'elle est contraint de chavirer. La tour s'écroule donc à cause des dragons. »
--	--

La première mention des dragons dans l'œuvre s'inscrit dans une tradition que nous avons déjà évoquée. Un dragon maléfique, le roux, couleur par excellence de la trahison au Moyen

Âge, s'oppose à un dragon bénéfique, le blanc. Ces deux dragons vivent dans l'eau et sous d'énormes rochers, conformément à leur nature archétypale. Gigantesques, hideux, crachant du feu, ils ne dérogent à la tradition que par leur cécité. Ce détail original peut trouver une explication rationnelle : privés de la lumière du jour, les dragons ont connu une atrophie de leur organe visuel, comme un certain nombre d'animaux vivant sous terre (chauve-souris, ver de terre...). Par ailleurs, un jeu de mots n'est pas à exclure, dans l'évocation de ces deux dragons qui vivent dans l'eau, mais ne voient *goute*. Des interprétations symboliques plus subtiles restent pourtant plausibles. Ces deux dragons, comme Merlin ne tardera pas à le révéler, symbolisent l'un, le traître Vertigier, l'autre, les héritiers légitimes du trône de Bretagne. La cécité de ces deux dragons incarnant le roi en place et les futurs rois peut représenter la difficulté de ces souverains à se guider par eux-mêmes, le cruel besoin qu'ils ressentent d'un conseiller. Or Merlin leur apportera ses conseils, aux uns comme aux autres, lui qui doté du don de double vue, de la connaissance du passé et de l'avenir, contrairement aux simples mortels.

Cette première évocation des dragons paraît donc conforme au symbolisme chrétien ambivalent que nous avons déjà relevé ailleurs. Mais le *Merlin* en prose n'en reste pas à cette représentation. Il est déjà significatif que l'un des jeunes rois se nomme Pendragon, nom signifiant littéralement « à tête de dragon. » Le dragon est alors associé à la royauté, à la puissance. Il est le symbole du pouvoir royal. C'est ce que confirme l'épisode de la guerre contre les Saxons. En effet, un dragon vermeil crachant du feu apparaît alors dans le ciel pour indiquer le moment où les Bretons doivent attaquer les Saxons et pour leur annoncer la victoire. La signification complète de cette apparition est donnée par Merlin :

67- Lors dist Merlin et conta la senefiance del dragon. Et dist que li dragons estoit venus senefier la mort Pandragon et que il fu mes avenu al roi por la mort de lui et por la senefiance de la bataille. Et por le mostre del dragon fu puis tous jors apielés li rois Uterpandragon.	Merlin intervint alors afin de dévoiler la signification du dragon. Il affirma que le dragon était apparu afin de signifier la mort de Pandragon, et qu'il était venu au roi pour annoncer sa mort et le sens de cette bataille. À cause du prodige constitué par ce dragon, le roi fut ensuite constamment appelé Uterpandragon, nom qu'il porta depuis lors.
---	--

Il ne s'agit plus du tout ici du dragon de la culture chrétienne, mais du dragon issu de la culture folklorique, païenne et celtique. Le dragon apparaît dans le ciel, sous les yeux des deux armées, à la fois pour annoncer la disparition de Pandragon, mais aussi pour symboliser l'issue de la bataille, la victoire qui marque l'avènement et le sacre d'Uter. Le dragon est donc simultanément symbole de mort et de vie. Il ne marque pas seulement la fin du règne de Pandragon, mais encore le triomphe de son frère Uter et le début de son règne. C'est un symbole double, de mort et de renaissance. Son apparition dans le ciel préfigure la mort de Pendragon, mais elle l'honore aussi à jamais, tout en annonçant l'élévation d'Uter, qui prend à son tour le nom de « Pendragon », de chef à tête de dragon.

Dans l'œuvre de Geoffroy de Monmouth, lors de la bataille contre les Saxons, ce n'est pas un dragon qui apparaissait dans le ciel, mais seulement une masse de feu. L'auteur du *Merlin*

en prose a véritablement voulu associer le dragon celtique, symbole de puissance, de royauté, de mort et de renaissance, au règne de Pandragon puis d'Uter, père du légendaire roi Arthur. Le dragon héroïse Pendragon et Uter, et par contre coup, le fils de ce dernier, Arthur. Non seulement il contribue à leur glorification, mais il fait d'eux, et du futur roi Arthur, des héros, des rois civilisateurs et mythiques. Bien loin du symbole maléfique qu'il incarne dans bien des textes, le dragon devient ici un emblème de la puissance royale et de la royauté bretonne. Les différentes suites données au roman reprendront parfois cette image, comme la suite appelée historique, où l'on voit Merlin sur le champ de bataille tenant en guise d'étendard un dragon vivant, provoquant des prodiges.

L'image a aussi frappé les esprits, comme le montre les représentations enluminées.

Dragon 13 : Dragon 15 : bataille de Salisbury, Bnf 91 ; 15^e siècle

Le roman ne décrit pas ce dragon apparaissant dans le ciel au-dessus du champ de bataille, au point même qu'on pourrait presque croire d'abord qu'il s'agit seulement d'un étendard. Le seul détail que l'auteur nous fournit concerne les flammes qu'il crache et qui terrifient les Saxons. On voit que l'enlumineur, en revanche, n'a pas hésité à représenter le monstre à la manière d'un dragon bipède, ailé, dont la gueule s'apparente fortement à la proue des drakkars vikings, nom signifiant précisément *dragon* en langue scandinave, comme si le folklore celtique était intervenu également dans la représentation imagée de ce manuscrit.

On voit ainsi que le dragon du *Merlin* en prose excède, de beaucoup, la symbolique du dragon proposée par la pensée cléricale médiévale. Tributaire du folklore et des mythes celtiques, peut-être tout autant que le héros éponyme du roman, il est l'emblème de la fusion de la culture chrétienne et païenne dans une même œuvre littéraire.

B- Le dragon Mélusine

Cette même alliance du dragon et de la puissance s'opère dans la légende de Mélusine, femme, fée et dragon, présentée comme la fondatrice de la puissante lignée des Lusignan. La légende de Mélusine est une légende très ancienne qui a circulé oralement pendant tout le Moyen Âge avant d'être mise par écrit vers 1392-1394 par Jean d'Arras dans *La très noble histoire de Lusignan*, à la demande du duc de Jean du Berry et de sa sœur Marie (duchesse de Bar). Jean de Berry, le commanditaire de l'œuvre, y avait tout intérêt : comme la branche aînée des Lusignan s'était éteinte en France en 1308, Jean de Berry souhaitait reprendre à son profit la légende pour se poser en héritier des Lusignan, et donc en seigneur légitime du Poitou. L'histoire vise à doter la famille des Lusignan, dynastie féodale du Poitou, originaire du Limousin, d'ancêtres mythiques et fabuleux. Comme le prédit la mère de Mélusine à sa fille, « de toy ystra noble lignie moult grant et qui feront de grans et haultes prouesses » (p.136). La femme dragon est donc, encore une fois, associée à la puissance d'un lignage, comme dans le folklore païen.

Le texte de Jean d'Arras n'utilise jamais d'autre terme à propos de Mélusine que de celui de serpent, ce qui apparente d'abord Mélusine à un être hybride, doté malencontreusement d'une queue de serpent. Il nous fournit quelques détails plus précis quand Raimondin, son époux, sur les conseils perfides de son frère, espionne sa femme un samedi, alors qu'elle est dans son bain :

8- Jean d'Arras, *Mélusine ou la Noble Histoire de Lusignan*, éd. et trad. par J.-J. Vincensini, Le Livre de Poche, Lettres Gothiques, 2003

[130rb] Et voit Melusine en la cuve, qui estoit jusques au nombril en figure de femme et pignoit ses cheveux, et du nombril en aval estoit en forme de la queue d'un serpent, aussi grosse comme une tonne ou on met harenc et longue durement, et debatoit de sa coue l'eau tellement qu'elle la faisoit saillir [130 va] jusques a la voulte de la chambre.	Il vit Mélusine dans le bassin : jusqu'au nombril elle avait l'apparence d'une femme et elle peignait ses cheveux, mais toute la partie inférieure de son corps, sous le nombril, avait la forme d'une queue de serpent, grosse comme une caque de harengs et d'une extraordinaire longueur, avec laquelle elle fouettait si violemment l'eau du bassin qu'elle éclaboussait la voûte de la salle.
---	--

Le geste de Mélusine, peignant ses cheveux, évoque la gracieuse attitude prêtée aux sirènes par l'iconographie et l'art médiéval, mais il contraste fortement avec la monstruosité de sa queue, assimilée à une barrique à harengs, et comme animée de mouvements convulsifs que Mélusine ne peut maîtriser – on songe aux mouvements des poissons quand ils sont tirés hors de l'eau et jetés sur le pont d'un navire. Rien dans le texte n'évoque encore la parenté avec le dragon, qui ne devient évidente qu'au moment où Mélusine quitte le château de son époux, après qu'il l'ait accusée d'être *une tres faulse serpente* : la femme pourvue de cette gigantesque et encombrante queue de serpent se montre en effet capable de s'élever avec légèreté dans les airs et de s'envoler par la fenêtre.

[140rb] Puis sault en l'air et laisse la fenestre et trespasse le vergier, et lors se mue en une serpente grant et grosse et longue de la longueur de .XV. piez.	Elle se précipita dans les airs, s'éloigna de la fenêtre et dépassa le verger tandis qu'elle se transformait en une grand et grosse serpente, longue de quinze pieds.
--	---

Quinze pieds équivalent à quatre mètres cinquante...

Mélusine reste donc un personnage particulièrement ambigu : c'est un être relié au surnaturel maléfique, mais c'est une épouse et une mère aimante, et surtout, elle se présente comme une bonne chrétienne : *je suiz de par Dieu et croy en tout quanque vraye catholique doit croire* (p.164). Grâce à elle, son époux Raimondin connaît la prospérité et devient le père de huit fils. Cette légende, en marge de la culture cléricale, associe donc encore le dragon à la fécondité et la richesse.

Mais la pensée chrétienne n'est certainement pas étrangère à la représentation de la femme sous l'aspect d'un être hybride, dont toute la partie basse est repoussante. Le bas de son corps, sa part surnaturelle, est gage de fécondité dans le roman, mais elle est aussi repoussante et terrifiante. La femme dragon est à la fois attirante et répugnante. Le dragon est ainsi associé à

la sexualité, et il emblématise les angoisses de l'homme face à la sexualité. Les représentations de Mélusine en constituent une preuve éclatante.

Dragons 14 et 15 :

Dragon 14 : Mélusine en son bain, épiée par son époux, *Roman de Mélusine* par Jean d'Arras. Manuscrit enluminé, XV^e siècle, BnF, Manuscrits

Dragon 15 : ms. du roman de Jean d'Arras, XVI^e, Mélusine au bain ; Raimondin surprend sa femme Mélusine au bain alors que celle-ci est sous la forme d'un serpent. Fuite de Mélusine

Dès la scène du bain, l'enlumineur du 15^e siècle a doté Mélusine d'ailes, et fait d'elle une femme dragon. On note que l'enluminure a été grattée de manière à masquer les seins de Mélusine, qui est particulièrement séduisante sur toute la partie supérieure de son corps. Son port de tête, le geste exquis de ses mains, ses yeux baissés renforcent sa séduction. Au contraire, l'enlumineur du 16^e siècle s'est refusé à faire de Mélusine une créature attirante. Tout en elle est lourd, épais, au point qu'on se demande bien comment elle peut s'envoler par la fenêtre. La pudeur a même imposé à l'enlumineur d'habiller la femme dragon au moment de son envol. Mais il trahit le texte. En effet, le roman affirme que Mélusine redevient entièrement un dragon au moment de son envol, alors que l'enlumineur a maintenu sa nature hybride dans la représentation.

Ses représentations de Mélusine prouvent combien son mythe est associé aux pulsions sexuelles de l'homme, dans ce qu'elles ont de plus sauvage, de moins maîtrisé. Le dragon incarne alors la part terrifiante de la féminité.

C- Le dragon dans le *Bel Inconnu*

Or, le roman de Mélusine n'est pas le premier texte à tisser ainsi un lien entre une femme dragon et le désir masculin qu'elle peut susciter. On en trouve déjà un exemple dans un roman du début du XIII^e siècle, de six mille vers environ, le *Bel Inconnu* de Renaut de Beaujeu. Le héros, le Bel Inconnu, est appelé ainsi car il ignore son nom et son ascendance. Il décide de tenter une aventure que tous les chevaliers de la cour d'Arthur ont refusée avant lui. Il s'agit de secourir une demoiselle, Esmerée, la fille du roi Gringas, en donnant un *fier baiser*. Rien de plus n'est dit à propos de ce baiser, l'adjectif *fier* en ancien français étant à traduire par « redoutable, dangereux, farouche ». Après bien des péripéties, le Bel Inconnu pénètre dans un château où il doit d'abord affronter et vaincre un chevalier.

9- *Le Bel Inconnu* de Renaut de Beaujeu éd. par G. Perrie Williams.

3128 A tant vit une aumaire ouvrir
Et une wuivre fors issir,
Qui jetoit une tel clarté
Con un cierge bien enbrasé ;
Tot le palais enluminoit.
3132 Une si grant clarté jetoit,
Hom ne vit onques sa pabelle,
Que la bouce ot tote vermelle.
Par mi jetoit le feu ardent,

Il vit alors s'ouvrir une armoire et en sortir une guivre qui répandait une clarté semblable à celle d'un cierge allumé. Elle illuminait tout le palais. Elle répandait une telle clarté qu'on n'en vit jamais de pareille, au point que sa bouche était entièrement vermeille. Elle crachait par là un feu ardent. La guivre était extrêmement grande et hideuse. Du côté

- | | | |
|------|---|---|
| 3136 | Molt par estoit hidosse et grant.
Par mil le pis plus grosse estoit
Que uns vaissaus d'un mui ne soit.
Les iols avoit gros et luissans | de la poitrine, elle était plus grosse qu'un énorme récipient à grains. Elle avait de gros yeux aussi brillants que deux grandes escarboucles [...] |
| 3140 | Come deus esclarbocles grans [...] | |
| 3142 | Quatre toisses de lonc duroit ;
De la keue trois neus avoit,
C'onques nus hom ne vit grinnor.
Ains Dius ne fist tele color | Elle mesurait quatre toises de long. Sa queue était enroulée trois fois sur elle-même : nul n'en vit jamais de plus longue. Dieu ne créa jamais aucune couleur qui ne se trouvât mêlée en elle ; elle semblait dorée en sa partie inférieure. |
| 3146 | Qu'en li ne soit entremellee ;
Desous sanbloit estre doree. | |

L'habileté de l'auteur consiste à mêler dans sa description des éléments destinés à expliquer la peur qui s'empare du héros et des détails ambigus, qui préfigurent la métamorphose future de la guivre en une très belle jeune femme (elle avait été victime de deux enchanteurs).

Bien que sortant d'une armoire, c'est un animal gigantesque, moins par sa hauteur que par sa longueur de quatre toises de long (v.3142), soit environ huit mètres, et l'on comprend la stupeur qui s'empare du héros à cette vue. On ignore d'ailleurs si le détail concernant sa queue, enroulée trois fois sur elle-même, signifie que le dragon fait huit mètres, ce qui l'oblige à enrouler sa queue pour se déplacer, ou s'il mesure huit mètres alors que sa queue est enroulée trois fois, ce qui lui conférerait une longueur encore plus gigantesque !

D'autres détails restent conventionnels : sa laideur (v.3136 : *Molt par estoit hidosse*), le fait qu'elle crache du feu par la bouche (v.3135 : *Par mi jetoit le feu ardent*) et sa polychromie (v.3146-7 : *Ains Dius ne fist tele color/ Qu'en li ne soit entremellee*).

Pourtant, ces éléments traditionnels s'unissent de manière originale à un certain nombre de traits beaucoup moins attendus, attestant l'originalité de ce tableau tracé par Renaut de Beaujeu. Ainsi, la *guivre* est présentée comme un animal dont l'apparition remplit le palais de clarté (v.3128-3135) et le romancier a voulu que ce détail soit mentionné de manière suffisamment ambiguë pour que le lecteur ignore s'il s'agit d'un trait positif ou négatif. Si l'on se conforme à la manière dont il nous décrit la scène, on rencontre d'abord des détails qui la tirent du côté du surnaturel bénéfique : l'emploi du substantif *clarté*, la comparaison avec le cierge allumé, le palais illuminé, donc tiré des ténèbres. Ces trois mentions se retrouvent par exemple au moment de l'apparition du Graal dans le château du roi Pécheur, dans le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes. La différence principale entre ces deux évocations réside dans le fait qu'ici, cette clarté surnaturelle semble érotisée puisqu'elle provient de la *bouce vermelle* du dragon (v.3134). L'on notera l'emploi du terme *bouce*, et non pas *gueule*, et de l'adjectif *vermelle*, conventionnel dans les descriptions de la beauté féminine médiévale et parfaitement saugrenu à propos d'une dragonne ! Pourtant, l'érotisation cède aussitôt la place à la terreur puisque le vers suivant évoque le feu craché par le dragon, comme si sa bouche n'était vermeille que parce qu'elle vomit du feu. La lumière envahissant la pièce trouve alors

une origine beaucoup plus effrayante, puisque le lecteur tend à comprendre qu'elle provient des flammes sortant de la gueule du monstre.

Cependant, de menus détails vont apporter d'autres explications possibles à cette lumière, atténuant ainsi l'aspect horrifique de la scène ou renforçant son ambiguïté. La guivre est pourvue d'yeux *gros et luissans/ Come deus esclarbocles grans* (v.3139-40). La taille de ces yeux est proportionnelle au reste du corps du monstre, mais ils sont *luissans*, brillants, et la comparaison avec les escarboucles, les pierres précieuses, fait à nouveau songer aux portraits de la beauté féminine médiévale. En effet, traditionnellement, les héroïnes sont dotées d'yeux *vairs*, c'est-à-dire « brillants ». Par ailleurs, la guivre n'est pas seulement multicolore, mais elle semble en partie dorée : *Desous sanbloit estre doree* (v.3148), adjectif justifiant l'éclat répandu par l'animal et transposable aux cheveux de la demoiselle. Le détail concernant sa poitrine, plus grosse que le reste du corps, peut, lui aussi, viser à érotiser le monstre, le substantif *pis* étant employé à propos des femmes comme des femelles au Moyen Âge. Tout prépare la métamorphose du dragon en une très belle jeune fille.

Le *Bel Inconnu* est donc le premier roman à érotiser la figure du dragon. Là encore, le monstre surnaturel est lié à la puissance chevaleresque, car dès que le dragon est apparu, une voix révèle au héros son nom et son origine, lui apprenant qu'il est le meilleur chevalier au monde, le fils de Gauvain, et qu'il se nomme Guinglain. L'intervention du dragon est donc associée à une véritable naissance chevaleresque, et elle signe la suprématie du héros. Mais cette symbolique folklorique et celtique ne dissimule pas la part d'angoisse que ce dragon femelle incarne pour le chevalier, confronté symboliquement au refoulement de son propre désir sexuel.

Conclusion

La littérature et l'iconographie médiévales occidentales proposent donc du dragon des représentations beaucoup plus complexes et plus riches que l'époque moderne. De la dénomination du monstre, à ses représentations et à ses utilisations narratives et symboliques, elle se montre bien plus subtile et diversifiée que dans les arts contemporaines. Le dragon médiéval est ainsi un animal fantastique placé sous le signe de la polymorphie, de la polychromie, et si je puis dire, du « polysymbolisme ». De cet héritage contrasté et ambigu, nous n'avons conservé que le gentil ou le méchant dragon. Le terme s'est même dévalué pour désigner une femme acariâtre ou un enfant turbulent. La destinée littéraire et artistique des dragons est donc marquée par un appauvrissement sémantique, artistique et symbolique. Il disparaît quasiment en tant qu'animal à part entière des textes littéraires de genre élevé, alors qu'il envahit les romans de *medieval fiction*, un certain type de cinéma, ainsi que les genres dits mineurs comme la bande dessinée. Quand il est présent, sa représentation s'est stéréotypée : alors que le Moyen Âge était particulièrement imaginaire pour le peindre, le dragon s'est progressivement figé sous un aspect stéréotypé et se révèle nettement moins

coloré, bigarré, fantaisiste qu'auparavant. Il est aussi victime d'un processus de rationalisation. Lorsque Victor Hugo l'évoque dans *La légende des siècles*, c'est pour signifier sa défaite irréversible devant le progrès et devant l'homme.

La légende des siècles, t.6, 1883, p.396, XXII, Océan, 1 :

Dans mon azur sans limite,
voir fumer votre marmite,
Moi le dragon !
Quoi ! Lui chez moi ! L'homme ! Il entre !
Sachez que devant mon antre,
Qu'emplit la nuit,
Le sage lion s'arrête,
Et qu'en voyant ma tempête
L'aigle s'enfuit ! [...]
Tu n'es plus une barrière,
Dragon marin.
Sers l'avenir ! Porte l'arche.
Rien n'arrête l'homme en marche
Vers Dieu serein.
Rien ! Pas même toi, chimère,
Monstre de l'écume amère,
Géant puni...

Le potentiel littéraire du dragon en tant qu'animal fantastique s'est donc émoussé et appauvri avec le temps, ce qui rend d'autant plus appréciable la variété et la diversité de ses représentations dans la littérature et les arts médiévaux. L'étude du dragon atteste de la survivance de certains mythes celtiques et folkloriques durant tout le Moyen Âge, en dépit de l'importance toujours grandissante prise par la culture cléricale dans la pensée du temps. Symbole de puissance, de royauté, de fécondité et de renaissance, ce dragon médiéval positif se rapproche ainsi, beaucoup plus qu'on ne pouvait le croire, de son cousin oriental.

Corinne Pierreville
Université Jean Moulin-Lyon 3
CIHAM-UMR 5648